

La marge à l'honneur
SONIC YOUTH / Dan Graham / Christian MARCLAY
Sonic Youth ect. au Life, Saint-Nazaire

La foisonnante exposition orchestrée par Sonic Youth au LIFE à Saint-Nazaire invite à une déambulation hallucinée à travers un demi-siècle d'avant-garde et de contre-culture américaine, à l'image d'un groupe dont le bouillonnement créatif, après plus de trente ans d'activisme, n'a fait que redoubler d'intensité.

Par Julien Bécourt
publié le 16 juil. 2008

Emergence. Transdisciplinarité. Au-delà de ces notions, le L.I.F.E., nouveau lieu expérimental à Saint-Nazaire, puise sa force dans la production d'un espace paradoxal.

Avec ses colossaux volumes en béton brut, le LIFE – une ancienne base sous-marine bâtie par l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale – se révèle une matrice idéale pour contenir l'univers exponentiel de Sonic Youth, sans doute le groupe de rock le plus influent de la deuxième moitié du XXe siècle. Pour cet événement inédit, le bunker institutionnel dédié aux « formes émergentes » a mis les petits plats dans les grands : près de deux ans de préparation, un namedropping d'artistes à rendre gaga tout curator, des archives du groupe à foison, des concerts exclusifs... Il fallait au moins cela pour rendre compte de trente ans d'activisme artistique, débordant largement de la sphère musicale stricto sensu.

Dans la lignée du Velvet Underground ou de Throbbing Gristle, Sonic Youth incarne par excellence le croisement de la pop culture, de l'éthique libertaire et des théories d'avant-garde, avec une ironie latente et une distanciation critique qui les place à mille lieues de l'ego boursoufflé des rockstars comme de la pédanterie de l'establishment arty – Sonic Youth n'a jamais succombé ni à l'un ni à l'autre. De l'effervescence post-punk new-yorkaise du début des années 1980 à la consécration populaire, le séminal quatuor a toujours entretenu de fructueuses collaborations avec le monde des arts visuels, essentiellement par le biais de Kim Gordon, elle-même plasticienne, critique d'art et amie de longue date d'un *ratpack* d'artistes notoires (Jutta Koether, Richard Prince et Christopher Wool côté new-yorkais, Mike Kelley, Tony Oursler, Jim Shaw et Raymond Pettibon pour le versant Côte Ouest).

Vampirisé aussi bien par la scène hardcore de la Côte Ouest que par les questionnements esthétiques de l'avant-garde new-yorkaise, Sonic Youth n'a jamais cherché à considérer l'un sans l'autre. Pas plus que la plupart des artistes présentés dans l'exposition, liés de près ou de loin à la scène musicale underground. Ainsi Dan Graham, figure-clé de l'art conceptuel et pertinent critique rock, a spécialement conçu au centre de l'exposition le Sonic Pavillon, architecture transparente où sont diffusées des vidéos consacrées à la scène punk-noise. Dans le même état d'esprit, le Poetics Project de Tony Oursler se penche sur les protagonistes de la scène

expérimentale new-yorkaise sous forme d'entretiens filmés (Lydia Lunch, Genesis P-Orridge, Tony Conrad, Alan Vega, Arto Lindsay, Kim Gordon et Thurston Moore...).

C'est l'un des dadas de Sonic Youth : encapsuler les marges et la contre-culture dans un travail plastique – voire sociologique – raisonné. Dans ses collages, Thurston Moore rend hommage aux icônes punk-rock de sa jeunesse (Iggy Pop, Mick Jagger, Patti Smith, les Ramones...), Lee Ranaldo revisite la Beat Generation et le Land Art dans des road-movies poétiques réalisés avec sa compagne Leah Singer, Kim Gordon décline des séries de portraits post-pop... Révéler l'art qui n'est pas établi comme tel, c'est aussi l'une des missions de Thurston Moore, qui a toujours gardé l'œil sur les réseaux Do-it-yourself les plus pointus. On devine que c'est lui qui a convié les géniaux John Olson et Nate Young du groupe Wolf Eyes à montrer leurs œuvres, respectivement collages et gravures, qui comptent parmi les plus inspirées et inspirantes de l'exposition. Tout comme ces dessins de Savage Pencil ou du Belge Dennis Tyffus, responsable du label Ultra Eczema et figure culte de l'internationale dadaïste. On retrouve également le travail plus conceptuel du Néo-Zélandais Michael Morley, membre des groupes Dead C et Gate, notamment cet incontournable mur de 45 tours multicolores.

Cette constante boulimie de création et cette velléité de « passeur » ne sont pas étrangers à la longévité du groupe, dont la cosmogonie développée au fil des ans recèle autant de clés dans le domaine de l'installation, de la performance ou de la poésie que dans le sub-underground le plus radical. Au fil du temps, ces rejetons de Fluxus et de la no wave ont sciemment construit une œuvre d'art « totale » réfractaire à toute frontière, éradiquant sans complexe la notion de hiérarchie entre *high* et *low* culture dans une volonté de relier entre elles toutes les formes possibles de création, dans une prolifération de formes et de médiums.

A l'épicentre de la création contemporaine tous domaines confondus – du cinéma aux arts plastiques, de la musique à la vidéo en passant par la performance –, Sonic Youth englobe tout. Une éthique de « démocratie directe » que Lee Ranaldo formulait en 2007 : *« L'important à nos yeux a toujours été d'inclure un maximum de personnes dans notre aventure : notre parcours n'est pas seulement celui d'un petit groupe qui a tracé sa route à travers le monde. C'est une sorte de voyage dans lequel nous nous sommes engagés, avec le désir d'emmener avec nous autant de gens que possible. »* Fidèle à cet esprit communautaire, le groupe a logiquement convié une famille de plasticiens dont les œuvres, provenant en partie de leur collection personnelle, nourrissent continuellement leur inspiration. Il en résulte un gigantesque collage qui semble ne plus former qu'une seule et même pièce, à la fois foutraque et sophistiquée. Si les archives du groupe constituent le module central qui réjouira les fans, entre les pochettes de disques, la collection de guitares, un fourbi de textes originaux, de collages et de flyers, ainsi que des vidéos en pagaille, l'exposition met surtout à l'honneur les artistes qui ont concourus à faire de Sonic Youth bien davantage qu'un groupe de rock lambda.

L'installation de Christian Marclay qui ouvre l'exposition – 5000 vinyles étalés au sol que l'on doit piétiner pour entrer dans la pièce suivante – est à ce titre emblématique. Ces microsillons sacrifiés payent leur dû au rapport ambivalent que Sonic Youth entretient avec la musique, tout au moins avec sa réification industrielle : fétichisme pop d'un côté, scories du consumérisme de l'autre. Le ton est donné, l'attitude sera punk ou ne sera pas. Plutôt que de suivre un itinéraire tout tracé, le visiteur est au contraire encouragé à se perdre dans les multiples recoins de ce labyrinthe de 1600m² où l'on chemine par association d'idées davantage que par un parti pris géographique ou chronologique. Aucune segmentation arbitraire, mais des espaces ouverts et des lignes de fuite de toutes parts. Pas question de se plier au protocole muséal : les vidéos du groupe jalonnent le parcours selon un agencement satellitaire où les œuvres dialoguent, entrent en résonance les unes avec les autres, au point d'induire de nouvelles façons de les appréhender. On sent que Sonic Youth a pris un plaisir fou à créer des collisions improbables et à générer des paradoxes : les injonctions de Jenny Holzer côtoient un Performance Test de Vito Acconci, les réappropriations de mangas de Gokita Tomoo se confrontent aux crayonnés faussement naïfs de David Shrigley, une planche des Simpsons jouxte les dessins de Raymond Pettibon, l'imagerie transgressive de Richard Kern se heurte à un défilé de Marc Jacobs, la satire de la pop culture selon Kathy Temin prolonge les collages surréalistes de Marnie Weber, les collages-drippings sur miroir de Isa Genzken se frottent à une installation de Rodney Graham... En surplomb, les fanions de Mike Kelley flottent comme des symboles hérétiques, cristallisant la part maudite de l'Amérique puritaine. Inévitablement, la Beat Generation est aussi de la partie, notamment avec les *shotgun paintings* de ce bon vieux Burroughs, dont la rencontre à domicile avec le groupe a été saisie en vidéo, ou ces pancartes d'Allen Ginsberg, vestiges de la contre-culture des années 1960.

Sonic Youth confond à dessein sa propre histoire avec celle des artistes de leur entourage qui leur insufflent en permanence des idées nouvelles : tout tient dans cet « etc » accolé à l'occasion au nom du groupe. Plutôt qu'une consécration ronflante, il s'agit bien là d'un exercice de curator éclairé, qui se contrefout bien de la cote des artistes ou de l'« histoire officielle ». Un joyeux bordel consciencieusement structuré dont l'accrochage n'est évidemment pas anodin et laisse transparaître la volonté affirmée de confronter culture de masse et réflexion critique sur cette même culture. Car au-delà de la renommée des plasticiens présentés, cet imposante somme d'œuvres examine en filigrane le mode de vie occidental sous toutes ses coutures, le monde et la société qui nous entourent, le work-in-progress perpétuel qu'est la vie elle-même.

Errance poétique, sexualité transgressive, sociologie de la marge, fascination-répulsion pour le culte de la célébrité, attitude punk, neo-féminisme, affres adolescentes, rapport essentiel à la nature et au monde rural, illumination ésotérique, aspiration à la transcendance... Sonic Youth embrasse dans une seule et même spirale (celle de Robert Smithson ?) les thématiques qui caractérisent l'envers du décor de l'American Way of Life. La façon dont la pop culture et l'environnement social influent sur l'existence et sur notre perception du monde, définissant notre identité de

manière inconsciente, traverse l'exposition comme un fil d'Ariane ténu, laissant transparaître une volonté stratégique de déconstruire les mythes occidentaux. Un « fix sensationnel » dont on ressent durablement les effets secondaires.

Sonic Youth etc.: *Sensational Fix*, jusqu'au 7 septembre au LIFE, Saint-Nazaire.

Concert de Sonic Youth le 9 août, en partenariat avec les Escales.

<http://www.mouvement.net/critiques/critiques/la-marge-a-lhonneur>